

Plus la ville se dégrade et plus les femmes y sont belles. D'une beauté si lumineuse qu'elle traverse leurs vêtements et que tout le long du jour, au moins dans les quartiers encore habités, c'est parmi des femmes nues que je marche. Au milieu des ruines, ces corps deviennent encore plus désirables. Qu'on me comprenne bien. Je ne veux pas dire que toutes les femmes rencontrées répondent à des canons précis de beauté, non, il suffit qu'elles soient jeunes, à peine nubiles, et alors elles flottent au-dessus du sol avec leur visage de cristal, leurs seins et leur pubis noir comme un idéogramme tracé d'un pinceau rapide dans un spasme illuminé.

Deviner, sous la gaze, la rotondité d'un sein, sa singularité, voir les multiples variations, de femme en femme, de cet objet vivant et rythmé, sur lequel se dessine à peine parfois un étrange réseau fluvial bleuté, me remplit toujours plus d'un tremblement intense qui m'oblige à m'appuyer à un mur pour laisser passer l'orage.

Le sein ressemble à un fruit et pourtant ce n'est pas un fruit. Le sein appelle la conque chaude d'une paume ou la caresse d'une langue. Et qu'on ne me parle pas d'une inconsciente nostalgie du sein maternel, il ne s'agit pas de cela : je n'aime pas les

mères, même si, lorsqu'elles sortent leur sein pour allaiter, j'admire cette poche gonflée dont elles introduisent le bout, avec amour, dans la bouche d'un nourrisson que je sens comme un abominable intrus qui ne mérite pas l'honneur qu'on lui fait. C'est toujours avec un certain dégoût que je vois cette maladroite bouche édentée, bouche de vieillard, engloutir la merveille.

Et pourtant, objectivement, qu'est-ce qui est admirable dans un sein ? Une courbe ? Un volume harmonieux ? Ou seulement le désir qu'on éprouve de le presser, de le caresser, de le sucer ?

Il y aurait là tout un chapitre à écrire, dans les traités esthétiques, sur cette omniprésence du sein dans l'art et la différence qu'il doit engendrer dans la perception de cet art selon les sexes. Toutefois, je dois l'avouer, mon émotion devant les nus féminins, lorsque je vais dans le vieux musée désert des beaux-arts, n'a pas grand-chose à voir avec ce que j'éprouve dans la rue.

Quel bizarre lieu ce musée. Les gardiens y sont rares la plupart du temps, invisibles même. Les tableaux s'empoussièrent et certains, tombés sur le sol, n'ont jamais été redressés. Ce sont des tableaux sombres et anciens. On doit les frotter si l'on veut deviner leur sujet. Parfois, de la nuit d'un vernis craquelé, émerge un morceau de nudité. Cuisse ou sein troue soudain l'obscurité, mais à peine. Le temps a rongé le reste du corps.

J'avance dans les salles qui sentent le moisi et mes semelles écrasent des matières molles comme des cadavres. Cela sent la

tombe, le rat crevé, et je sors toujours de là avec un malaise, mais je ne puis m'empêcher d'y revenir. Certains tableaux, moins dégradés, me fascinent, et plus encore ces statuettes conservées dans des vitrines. L'une d'elles, une Vénus préhistorique, me sidère toujours. Pourquoi cette femme énorme, au corps boursouflé qu'on peut inscrire dans un losange, m'émeut-elle à ce point ? Si je la voyais en réalité, je serais sans doute horrifié par son embonpoint, mais devant la statuette c'est comme si je me trouvais à l'entrée d'un gouffre. Le gouffre de ses cuisses, la nuée orangeuse de ses seins énormes gonflés et son parfum du fond des temps. Où est sa tête ? C'est bizarre, dans mon souvenir, je ne vois plus sa tête ou, tout au plus est-ce une minuscule tête d'insecte, mais je n'ai pas besoin de sa tête. Toute sa puissance est dans sa masse de chair comme suspendue, de toute éternité, au sommet du ciel.

Il faut que je l'avoue, j'ai désiré la voler. Non pas pour la posséder ou pour en tirer quelque argent, mais pour la sentir près de moi, constamment, sur moi, puissance tutélaire, même si je la regarde comme la présence d'une irrémédiable perte, moi, vieux fauve échappé du jardin d'acclimatation ou du cirque, errant dans le labyrinthe du musée, comme à la recherche de sa savane perdue, moi en qui le désir est vieux comme les millénaires.

Admirable statuette, transcendance de la chair en volume, écriture dans l'espace d'un temps sans écriture où l'inconnusance faisait encore de la terre un infini.

La Ville

Un jour, j'ai trouvé la vitrine vide.
Quand j'ai demandé au gardien où était
passée la statuette, il a haussé les épaules
en écartant les mains, et depuis je me sens
veuf.